

Dernier verre chez Lucette

Drame

Six personnages :

Lucette : alia Josy. Elle a 69 ans. Depuis 1981, elle est la patronne de ce petit bar de Belleville qui porte son nom. Une figure du quartier, aimée et connue de tous, comme on en trouve souvent dans les quartiers populaires. Elle porte néanmoins un lourd secret.

Aurore : jeune étudiante de 22 ans. Elle est en Master d'Histoire. Elle vit à Aix-en-Provence. Elle a beaucoup d'aplomb. C'est la toute dernière cliente de *Chez Lucette*.

Raul : Retraité de 75 ans, aussi charismatique que mystérieux. C'est le plus vieux client du bar et le grand amour platonique de Lucette.

Souley : Il a environ 40 ans. Jeune homme élégant, illustrateur de son état. C'est un enfant de Belleville qui considère Lucette , « Lulu », comme sa deuxième maman.

Fanny : Elle a 50 ans. C'est une femme modeste, un peu cabossée par la vie et les hommes. Elle cherche le grand Amour...

Antoine : entre 35 et 45 ans. C'est un type un peu paumé, sans doute fauché, qui se veut humoriste. Il apporte une touche comique et grotesque à ce drame.

Décor : le comptoir d'un bar, un percolateur, un grand miroir, trois petites tables rondes. Une enseigne bien visible juste au-dessus : *Chez Lucette*

Durée : 80 mn

Résumé

Lucette a 69 ans. Il est temps pour elle de baisser le rideau de son bistrot, *Chez Lucette*, et de prendre sa retraite. Elle reçoit pour un dernier verre ses plus fidèles clients, parmi lesquels : Raul (son grand amour platonique) qu'elle connaît depuis quarante-cinq ans, mais aussi Souley, un gamin du quartier devenu illustrateur, ainsi que Fanny et Antoine.

Une journée pas comme les autres, forcément. Mais elle le sera encore davantage après le passage d'une cliente qu'elle n'a jamais rencontrée auparavant, une jeune étudiante en Histoire prénommée Aurore.

Lucette finit par avouer à cette jeune inconnue un secret qui pèse lourd : son prénom n'est pas Lucette, mais... Josy.

Aurore le savait. Elle recherchait justement Josy, sa grand-mère paternelle...

Scène 1

(Lucette essuie des flûtes de champagne qu'elle pose sur le zinc. Entre une très jeune femme avec un sac à dos d'étudiante.)

AURORE *(Ne voyant aucun client dans le bar.)* : Vous fermez, peut-être ?

LUCETTE *(Un sourire un peu amer aux lèvres.)* : Vous ne croyez pas si bien dire... !

AURORE : Dommage, c'était juste pour un café...

LUCETTE : Désolée...

AURORE : Bon, dans ce cas....Au revoir ! *(Tourne les talons et s'apprête à partir)*

LUCETTE : Attendez ! Je ne ferme pas tout de suite. Si vous partez maintenant, il n'y aura pas d'au revoir.

AURORE *(Semble un peu interloquée.)* : Vous êtes sûre... ?

LUCETTE *(Un grand sourire doux éclaire son visage.)* : C'est bon, vous avez le temps. Asseyez-vous, je vous l'apporte.

(Elle se retourne vers le percolateur et prépare un café)

Comment, le café ? Court ? Allongé ?

AURORE *(Elle s'est assise et commence à sortir des documents de son sac)* : Un expresso, normal.

LUCETTE *(Toujours de dos.)* : Avec un verre d'eau ?

AURORE *(Sans regarder, déjà le nez dans ses documents.)* : Oui, s'il vous plaît.

LUCETTE *(Apportant le café.)* : C'est la première fois que vous venez ici... !

AURORE : C'est une question ?

LUCETTE : Non, une affirmation.

AURORE : En effet...Vous vous souvenez de tous les gens qui entrent dans votre établissement... !

LUCETTE : Tous.

AURORE : Absolument tous... !

LUCETTE : Absolument.

(Un temps.)

AURORE : Pourquoi vous me dites ça ?

LUCETTE : Quoi donc ?

AURORE : Que je ne suis jamais venue auparavant...

LUCETTE : Comme ça...Pour parler...

AURORE *(Se replongeant dans sa lecture.)* : Hum...

(Long silence.)

(Lucette semble un peu déçue de ne pas pouvoir engager la conversation. Elle retourne le pas un peu las derrière son zinc.)

AURORE : C'est bien, ici !

LUCETTE : Vous trouvez... !

AURORE : Il n'y a radio, ni musique, ni télé...C'est calme. Vous n'aimez pas la musique ?

LUCETTE : Si, mais j'ai appris à m'en méfier.

AURORE : Ah bon !

LUCETTE : Disons que la musique m'électrise un peu trop et ça finit par me jouer des tours...*(Semble perdue dans ses pensées.)*. Et vous, vous aimez ça, le calme ?

AURORE : Plutôt, oui...

LUCETTE : Il y a des clients parfois que ça indispose...

AURORE : Parce qu'ils ont peur du silence. Ça effraie. On se retrouve seul face à soi-même...

LUCETTE : Oh, le silence, ça se brise facilement... !

AURORE *(Un sourire un peu amer, sur un ton songeur.)* : Oui...Vous avez raison, parfois on n'a pas d'autre choix que de le briser... *(Changeant de ton.)* En tout cas, moi, il me permet de lire, d'écrire, de faire le point, de rêvasser...

LUCETTE *(Designant les documents sur la table.)* : Vous êtes prof ?

AURORE : Pas encore. Dans quelques années sans doute.

LUCETTE : Etudiante ?

AURORE : Oui. En Master d'Histoire.

LUCETTE : Et donc bientôt prof...

AURORE : J'ai le temps...Avant, j'aimerais prendre une année ou deux pour voyager, voir autre chose...

LUCETTE : Les voyages forment la jeunesse, comme on dit.

AURORE : C'est Montaigne qui dit ça !

LUCETTE : Ah, peut-être... ! Si vous le dites ! Et vous voulez voyager où, comme ça ?

AURORE : En Afrique, en Asie, en Amérique Latine, je ne sais pas encore...Pardon mais...*(Marque une pause, comme si elle hésitait.)*...

LUCETTE : Oui ?

AURORE : Vous posez toujours d'emblée autant de questions à vos clients ?

LUCETTE : Ça vous embête peut-être... !

AURORE : Pas du tout...Disons que ça m'étonne.

LUCETTE : Ça va faire bientôt quarante-cinq ans que je vois des inconnus franchir le seuil de cette porte. J'avoue que j'aime bien savoir qui vient pointer le bout de son nez chez moi, qui se cache derrière tel visage, tel regard, telle démarche.

AURORE : Vous êtes méfiante... !

LUCETTE : Non, vous n'y êtes pas...Ce n'est pas non plus de la curiosité mal placée. C'est juste que...disons que ça m'intéresse de savoir à qui je sers le café, le jus d'orange ou la pinte de bière. Ça m'intéresse vraiment. Quand le client repart, j'ai l'impression de le connaître un tout petit peu. Oh, si peu ! Mais je perçois tout de même des choses : des manies, des inquiétudes, le désir de paraître ou alors de disparaître...Il y a des milliers de clients de passage que je n'ai plus jamais revus, mais ils font tous partie de ma vie puisqu'un jour, ils l'ont traversée, même de façon très fugace.

AURORE : Je fais donc partie de votre vie, désormais !

LUCETTE : Oui, bienvenue dans mon existence ! Et vous, vous êtes sans doute le dernier visage nouveau et inconnu à pénétrer dans ce bistrot (*Elle se retourne vers l'enseigne.*) : *Chez Lucette* ! J'attends quelques habitués, qui vont arriver d'un instant à l'autre, mais dans une heure à tout casser, je ferme !

AURORE : Définitivement !

LUCETTE : J'en ai bien l'impression, oui.

AURORE : Pourquoi ?

LUCETTE : Dîtes donc ! Vous avez vu ma gueule ! J'aurai soixante-neuf ans dans une semaine. Il est temps de rendre son tablier, vous ne croyez pas ?

AURORE : Vous ne les faites pas...

LUCETTE : Si vous étiez un homme et si vous étiez plus âgé, je pourrais croire que vous me faites du gringue...

AURORE : Les femmes peuvent séduire aussi d'autres femmes, vous savez...Peu importe l'âge...Les temps ont changé...Lucette, c'est ça ?

LUCETTE (*Un temps d'hésitation.*) : C'est ce qui est écrit sur l'enseigne et c'est comme ça que tout le monde me connaît. Mais...Mais je vais vous faire une confidence puisque vous êtes une cliente un peu spéciale...(Un temps.) C'est un secret bien gardé que je ne partage qu'avec une seule personne. Vous la verrez, si vous restez un peu...

AURORE : Et quel est ce secret si bien gardé ?

LUCETTE : Je vous fais confiance... ?

AURORE (*Fait semblant de retourner à ses études.*) : Je ne vous oblige à rien...

LUCETTE : Je vous fais confiance ! Eh bien, à l'origine, mon prénom, c'était Josy...

AURORE (*Reste la bouche ouverte puis se reprend.*) : A l'origine ?

LUCETTE : A une époque immémoriale où je ne passais pas mes journées entières derrière un comptoir, les gens m'appelaient Josy. Et puis, en 1981, j'ai racheté le troquet *Chez Lucette* et, avec le temps, ce bistrot a fini par me rebaptiser. Les premiers clients sont partis, ont quitté le quartier, la

région, d'autres ont disparu. Disparu vraiment, vous comprenez ! Sauf un. Ensuite, les nouveaux ont commencé à m'appeler Lucette, par déduction. J'ai laissé faire. Je n'ai pas contredit.

AURORE : Pourquoi ?

LUCETTE (*D'une voix blanche.*) : Qui sait ?...Peut-être le désir de disparaître dont je parlais tout à l'heure. (*De nouveau enjouée.*) Et vous, vous vous appelez comment... ?

AURORE : Aurore...Depuis toujours.

LUCETTE : Eh bien enchantée, Aurore *Depuis toujours* !

AURORE : Mais alors, Lucette, c'est qui ?

LUCETTE (*Surprise.*) : Lucette, c'est moi !

AURORE : Je veux dire la vraie Lucette, celle qui est sur l'enseigne...Vous la connaissiez ?

LUCETTE : Ah, la vraie Lucette, c'est tout un mythe... ! J'ai mené ma petite enquête à l'époque. Je crois savoir qu'elle est morte au début des années cinquante...

AURORE (*La coupant.*) : Vous n'avez donc pas pu la connaître... ?

LUCETTE (*Un peu piquée.*) A priori, non...

AURORE : Pardon, c'est de la maladresse...Et donc, la vraie Lucette, continuez...

LUCETTE : On sent que vous êtes historienne, vous...Un vieux client m'a rapporté, il y a fort longtemps, que c'était la fiancée du premier propriétaire de ce lieu : un certain Jacques, un Aveyronnais comme moi.

AURORE : Vous êtes Aveyronnaise !

LUCETTE : Oui, je viens d'un petit village près de Villefranche. Vous connaissez le coin ?

AURORE : Un peu...

LUCETTE : Bref, Jacques aurait laissé sa Lucette dans un village près de Rodez et serait monté seul à Paris. C'était un peu après la guerre. Elle lui avait fait la promesse de le rejoindre quand elle serait majeure...

AURORE : La majorité était à vingt-et-un ans à l'époque...

LUCETTE : Tout à fait ! Bref, Jacques lui avait promis à son tour de l'attendre patiemment. Tous deux espéraient se marier, faire tourner ensemble un petit bistrot et fonder une gentille petite famille mais les parents de Lucette ne l'entendaient pas de cette oreille. Si bien qu'un jour, de désespoir, un dimanche après la messe, elle se serait jetée d'un pont qui enjambe le Viaur. Le plus terrible dans cette histoire, c'est que la veille du drame, Jacques, grâce à la tontine aveyronnaise, venait d'acheter cet endroit. Malheureusement, Lucette n'a jamais eu la surprise de voir qu'un bistrot parisien portait son nom...

AURORE : Wouah ! C'est triste...

LUCETTE : C'est triste mais c'est beau !

AURORE : Roméo et Lucette à la mode aveyronnaise...

LUCETTE : Il y a un peu de ça...

AUORE : Ce n'est pas lourd de porter le nom d'une personne morte... ?

LUCETTE : J'en suis fière, au contraire...Et puis vous savez, on vit toujours avec les morts. Encore plus à mon âge.

AUORE : Vous pensez parfois à elle ?

LUCETTE : Tous les jours. Je ne l'ai peut-être pas connue, mais je ne l'ai pas oubliée...

AUORE : En même temps, c'est difficile de l'oublier...On vous appelle tout le temps par son prénom... !

LUCETTE : C'est également le mien, désormais.

AUORE : Josy n'existe plus... ?

(Lucette marque un silence, elle semble chercher ses mots. On entend du bruit dans la rue.)

LUCETTE *(Se raidissant.)* :Chut ! Mes p'tits chéris arrivent...Aurore, rappelez-vous... ! *(Elle pose un doigt sur sa bouche.)*

AUORE *(Imitant son geste.)* Oui, Lucette...Le secret !

Scène 2

(Une femme de cinquante ans, vêtue d'une doudoune et d'une écharpe, entre précipitamment. Elle est accompagnée d'un homme d'une quarantaine d'années, plutôt élégant.)

FANNY : Ah, on est quand même mieux ici !

SOULEY : Il y a un de ces vents dehors... !

LUCETTE : Entrez vite mes petits, vous êtes les premiers ! Raul et Antoine ne devraient pas tarder. Je vous présente Aurore, la toute dernière cliente de *Chez Lucette*.

(Fanny et Souley lui serrent la main.)

SOULEY : Eh bien, vous avez bien choisi votre jour !

AURORE : J'en ai l'impression, oui...

SOULEY : Vous connaissiez Lulu ?

AURORE : Qui ça ?

SOULEY : Lucette...Pour moi, c'est Lulu.

AURORE : Non, je ne connais aucune Lucette *(Elle se tourne vers cette dernière et lui adresse un large sourire.)*. Ni aucune Lulu d'ailleurs.

(Elle dit cela au présent, mais nul ne s'en rend compte. Sauf Lucette qui, tout à coup, semble suspicieuse.)

SOULEY : Il n'est jamais trop tard pour bien faire...Vous savez que dans le quartier, c'est une institution ! Elle va manquer à tellement de gens...

FANNY *(A voix basse, à Aurore.)*: C'est une légende vivante !

LUCETTE : N'exagérez rien... Ça fait quarante-cinq ans que je tiens ce troquet. Forcément, on me connaît un peu....

FANNY : Ce n'est pas que cela, tu le sais très bien, Lucette...Si tu n'avais pas été là pour moi, je ne sais pas ce que je serais devenue *(Se tourne vers Aurore.)* Quand j'ai croisé la route de Lucette, je venais tout juste de me faire larguer par mon mari après dix ans de vie commune. Du jour au lendemain, il m'annonce qu'il a une maîtresse, qu'elle est enceinte de lui et qu'ils vont s'installer ensemble à Strasbourg. J'étais vraiment au fond du trou. Tu t'en souviens, Lucette... ?

LUCETTE : Oui, bien sûr.

FANNY : C'était en 2009.

LUCETTE : Le 15 janvier précisément.

FANNY : Quelle mémoire ! Mais est-ce que tu sais que ce jour-là, je voulais me foutre en l'air... ?

LUCETTE : Je crois que je l'ai senti, oui.

FANNY : Non...Vraiment ?

LUCETTE : Ce soir-là, tu es allée directement au bar et tu as commandé un Cognac.

FANNY : Exact ! Et je l'ai avalé cul-sec !

LUCETTE : Oui. Sauf que ce n'était pas un Cognac, c'était un Pineau des Charentes !

FANNY : Pardon... !

LUCETTE : Bon, il y a un peu de cognac dans le Pineau, mais ça reste beaucoup moins fort. Quand je t'ai vue, j'ai compris que tu étais tourneboulée, même si c'était la toute première fois que je te rencontrais. Tu as commandé un cognac, comme tu aurais pu commander un whisky. Ce n'était pas naturel chez toi. T'avais dû voir ça dans un film...

FANNY : C'est vrai...Je déteste les alcools forts...

LUCETTE : Je t'ai servie un Pineau, et quand j'ai vu que tu n'y voyais que du feu, qu'en somme tu n'y connaissais rien en matière de cognac, je me suis dit que ça n'allait vraiment pas fort pour toi, que t'allais sans doute faire une bêtise. Il fallait que je te garde avec moi et qu'on cause un peu...C'est ce qu'on a fait, n'est-ce pas ?

FANNY : Jusqu'à cinq heures du matin... Ce soir-là, je voulais me jeter dans la Seine...

AUORE (*Tournant le dos à Fanny et s'adressant à mi-voix à Lucette.*) : C'est marrant, cette manie qu'ont les femmes éplorées de se jeter dans le premier cours d'eau qui passe... (*Clin d'œil peu discret à Lucette qui apprécie modérément l'allusion et fronce les sourcils.*)

FANNY (*Elle n'a rien entendu.*) : Tu m'as sauvée la vie !

SOULEY : Tu vois Lulu : ici, tout le monde t'admire...

FANNY : Tu es un peu la maman de tous les enfants du quartier.

LUCETTE : Oh, si seulement c'était le cas...Vous imaginez les allocations que j'aurais perçues...

SOULEY : Fanny a raison. Pour moi t'es comme une deuxième maman.

LUCETTE (*A Aurore.*) : J'ai connu Souley, il était haut comme trois pommes. Tu avais quel âge la première fois que tu es entré dans le bar... ?

SOULEY : Sept ou huit ans, pas plus...Je me souviens d'avoir marché sur le zinc...

FANNY : Qu'est-ce que tu faisais debout sur le comptoir... !

LUCETTE : Oh oui, ça me revient... ! Ses parents venaient de lui acheter de nouvelles godasses.

SOULEY : Des Nike !

LUCETTE : Toutes petites, toutes riquiquis, c'était adorable. Lui, il était fier, il bichait, vous pensez bien... Alors, je l'ai hissé sur le zinc et je lui ai demandé de défiler. Tous les clients l'applaudissaient.

SOULEY : Mon premier défilé de mode.

AUORE : Vous êtes mannequin ?

SOULEY : Premier et dernier défilé de mode...

LUCETTE : Non, Souley est illustrateur pour la jeunesse.

FANNY : Très talentueux !

SOULEY : Dîtes ça aux éditeurs ! Je ne croule pas sous les contrats...

LUCETTE : Tu as un talent fou, mon garçon. Le succès est là, à portée de ta main, crois-moi !

FANNY (*S'adressant à Aurore.*) : C'est Lucette qui a encouragé Souley à vivre de sa passion.

SOULEY : Après l'école, je venais toujours ici. J'allais m'asseoir à cette petite table là-bas (*Montre une table du doigt.*). Elle m'était réservée. Je faisais mes devoirs et ensuite je dessinais, je dessinais... je n'arrêtais pas. Mon père venait me chercher à dix-huit heures après son travail.

LUCETTE (*A Aurore, sur le ton de la confidence.*) : C'était un arrangement avec le papa...

SOULEY : J'ai perdu maman quand j'avais dix ans...C'était compliqué pour mon père de tout gérer. Et il préférait me savoir ici, sous la surveillance de Lulu, plutôt qu'à traîner dans les rues de Belleville et faire n'importe quoi.

FANNY (*A Lucette.*) : Tu ne m'as pas dit que Souley dessinait les clients ... ?

LUCETTE : Oh, si... ! T'as toujours eu un sacré coup de crayon pour saisir les expressions du visage... !

SOULEY : Je me souviens, je leur offrais mon dessin, en contrepartie ils me payaient un chocolat chaud...

LUCETTE : Fallait d'abord que je valide le croquis...Tu leur faisais de ces trognes, parfois...

FANNY : Au fait, Lucette...Je suis désolée, mais je ne vais pas pouvoir rester très longtemps...

LUCETTE : Un rencard ?

FANNY (*Gênée.*) : Oui.

LUCETTE : Au restaurant ?

FANNY : A l'Opéra.

LUCETTE : Du sérieux ?

FANNY : J'espère...

SOULEY : Et tu y vas habillée comme ça !

FANNY : Quoi ! Je suis habillée normalement... !

SOULEY : Justement ! On ne va pas à l'Opéra habillée normalement...

FANNY (*Inquiète.*) : Mais je n'ai pas le temps de me changer...Faut que j'y sois pour vingt heures...

LUCETTE : Tu es très bien comme tu es, Fanny. Je te trouve très belle ! Pas vrai, Aurore ?

AURORE : Vous êtes très jolie.

FANNY (*Toujours troublée.*) : Mince, j'ai bien pensé à mettre une robe, mais avec ce vent glacial...

SOULEY : Je suis idiot, je n'aurais pas dû te faire cette remarque... Tu seras très bien.

LUCETTE : Il est comment ton rencard ?

FANNY : Dans quel sens ?

SOULEY : C'est un bourge, tiré à quatre épingles ou quelqu'un de plus...relax, comme toi ?

FANNY : Non, c'est un collègue...On travaille ensemble à la Poste.

(On entre.)

Scène 3

(Un homme d'une quarantaine d'années arrive. Il est en jogging et basket.)

ANTOINE : Pas moyen de se garer dans cette ville ! C'est infernal. On tourne, on tourne, pas une seule place. Et des bouchons, je vous raconte pas...

SOULEY : T'as pas de voiture, Antoine. De quoi tu parles !

ANTOINE : C'est pas parce que j'ai pas de bagnole que j'ai pas le droit de constater comme tout le monde qu'il y a un problème !

FANNY : Tu es venu comment ?

ANTOINE : A pied, pourquoi ?

SOULEY : Tu es pénible parfois...

ANTOINE : Je t'ai déjà saoulé, Souley ? *(Il éclate de rire devant ce pauvre jeu de mots.)*

FANNY : Aurore, je te présente Antoine.

SOULEY : Le comique du quartier.

ANTOINE : Humoriste, pas comique, humoriste ! Respectez les artistes, s'il vous plait. Soyez la bienvenue, mademoiselle, même s'il un peu tard pour que l'aurore fasse son apparition *(Faisant une courbette.)*

AURORE *(Se prêtant au jeu, l'imitant.)*: Cher monsieur...

LUCETTE : Franchement, Antoine, t'aurais pu enfilez autre chose que ton vieux jogging pour ce dernier verre...

SOULEY *(Taquin.)*: C'est décevant...La queue-de-pie t'irait si bien !

ANTOINE : Avec une queue-de-pie, j'ai l'air d'un pingouin.

FANNY : Dommage...

ANTOINE : Hé, ça va, j' vais pas non plus à l'Opéra... ! *(Puis, sentencieusement.)* D'ailleurs, il n'y a qu'une seule élégance : celle du cœur !

SOULEY *(Applaudissant.)* : Humoriste et philosophe. Quoi d'autre ?

ANTOINE : Poète !

LUCETTE : En même temps, Antoine n'a pas tort. La vraie élégance, c'est celle des sentiments. J'ai vu des cons très bien habillés entrer dans ce café. Ni bonjour, ni merci, ni rien. Trop occupés à paraître, à jouer les coqs...Une fois qu'on les a cernés, on ne leur trouve plus aucune élégance, croyez-moi !

ANTOINE : Le meilleur exemple étant Souley...

LUCETTE : Non, ce n'est pas lui qui me venait à l'esprit... Souley est aussi beau à l'extérieur qu'à l'intérieur *(Elle lui adresse un geste affectueux.)*... Il n'y a pas d'élégance sans une vraie et profonde gentillesse.

FANNY : Vous en pensez quoi Aurore ?

ANTOINE : Vous avez deux heures. Ensuite, je ramasse les copies.

AUORE : Sans doute, oui...Je ne sais pas trop...

(La porte s'ouvre soudain.)

Scène 4

(Un homme assez âgé, 75 ans, pénètre dans le bistrot. Il est en costume. Il porte un borsalino.)

SOULEY : Ah, quand on parle d'élégance incarnée... !

ANTOINE : Notre maître à tous, notre modèle absolu, l'incarnation sobre et subtile du raffinement et de la virilité...Mesdames et messieurs, un tonnerre d'applaudissement pour le très charismatique Raul !

FANNY *(S'approchant pour l'embrasser.)* : Bonjour Raul.

RAUL *(Amusé.)* : Mais vous êtes déjà saouls, ma parole !

FANNY : On n'a toujours pas touché au champagne...On vous attendait.

ANTOINE : Pas une seule goutte...J'en ai les lèvres toutes sèches, limite gercées. *(S'approchant bouche en avant de Raul)*. Regarde mes lèvres, touche, on dirait des Curly...

SOULEY : Qu'il est chiant... !

RAUL *(S'inclinant.)* : Lucette, ma petite lumière.

LUCETTE *(S'inclinant à son tour.)* : Raul.

ANTOINE : ...ma poule. C'est drôle ça : *Raul ma poule* ! J' viens juste d'y penser...

SOULEY : Raul, on te présente Aurore, la toute dernière cliente.

RAUL *(Ôtant son chapeau.)* : Mademoiselle.

AURORE : Enchantée.

LUCETTE : Bon, faut sabler le champagne désormais... ! Vous prenez une flûte, Aurore ?

AURORE : Avec plaisir !

LUCETTE : Souley, un thé glacé, ça t'ira ?

SOULEY : Parfait !

(Antoine ouvre la bouteille et remplit les flûtes.)

FANNY : Allez, dis un mot, Lucette.

ANTOINE : Un mot, pas plus. Il fait soif !

LUCETTE : Si je ne peux dire qu'un seul mot, c'est : « Merci ».

SOULEY : T'es lourd, Antoine. Allez, Lucette, un petit discours !

LUCETTE : Un discours, non...

FANNY : Parle avec ton cœur.

LUCETTE : Je ne sais pas quoi dire... Ce bistrot, c'est toute ma vie. Je n'ai quasiment connu que cela. Depuis quarante-cinq ans, je vois le monde depuis ce vieux zinc. Ma vie, c'est cette porte en verre qui s'ouvre et se referme sans cesse, c'est cette laverie-automatique que j'aperçois de l'autre côté de la rue depuis trente ans. C'est le camion-poubelle qui passe toutes les semaines et fait un de ces boucans. Ce sont les gamins de Belleville qui rient dehors et que je sermonne quand ils slaloment

dangereusement entre les voitures. C'est ce vieux sol moucheté, ces petites tables rondes, ce grand miroir fêlé au mur que je n'ai jamais eu le courage de changer, c'est ce juke-box qui ne chante plus depuis que j'ai racheté le bar, mais que je garde encore pour la musique qu'il renferme. Je me rends compte aujourd'hui que ma vie est toute petite : elle mesure 33 m² précisément.

ANTOINE : Et nous dans tout ça !

LUCETTE : Evidemment ma vie, c'est surtout vous, mes p'tits chéris. Vous allez tous me manquer. Tous. Je vous connais depuis si longtemps. (*Se tournant vers Raul.*) Parfois même depuis presque toujours. J'ai mille histoires à raconter sur chacun d'entre vous et...(*Lucette s'arrête, émue.*)

FANNY : A Lucette !

TOUS (*Ensemble, levant leur verre.*) : A Lucette !

SOULEY : Tu as déjà mis le bistrot en vente ?

LUCETTE : Pas encore. Je verrai ça la semaine prochaine. Je n'aurais pas supporté d'avoir des visites, alors que j'étais encore là, derrière le bar.

RAUL : Quand on y pense, ce bistrot, c'est comme un scène de théâtre. Ça a peu ou prou les mêmes dimensions. Les personnages entrent et sortent. Chacun a ses répliques. Il y a des premiers rôles, des figurants...

SOULEY : Il y a le rôle principal.

ANTOINE : Merci Souley, trop aimable...

SOULEY : ...qui est tenu magistralement par Lulu !

AURORE (*Les coupant soudain.*): Puisque je suis le dernier personnage à entrer en scène, je propose à mon tour de lever mon verre et de proposer un toast.

(*Tous lèvent leur verre.*)

AURORE : Je lève mon verre à Lucette.

TOUS : A Lucette !

AURORE : A la mémoire de Lucette qui n'aura jamais connu ce bistrot.

(*Lucette regarde Raul, inquiète. Elle s'approche de lui. Les autres se regardent sans comprendre.*)

AURORE : A Lucette, qui n'aura jamais pu avoir d'enfant avec Jacques, et dont les rêves dorment depuis si longtemps dans le lit rocailleux d'une rivière aveyronnaise.

(*Lucette est partie s'asseoir plus loin sur une chaise, silencieuse.*)

ANTOINE (*à Fanny.*) : Je comprends rien...

RAUL : Taisez-vous !

AURORE : Je lève mon verre à Josy, qui en a fait un lieu vivant et chaleureux. Mais surtout, je lève mon verre à Josy, qui en reprenant l'identité de Lucette, l'honore à sa façon.

RAUL : Taisez-vous donc !

AURORE : A Josy qui, contrairement à Lucette, a eu la chance d'avoir un enfant qu'elle a lâchement abandonné à ses vieux parents.

ANTOINE (*Toujours à Fanny.*) : C'est qui ça, Josy ?

SOULEY : Je ne sais pas grand-chose, mais je crois, Aurore, que vous feriez mieux de partir...C'est un jour particulier, ne gâchez pas tout.

LUCETTE (*De sa chaise, d'une voix éteinte.*) : Laisse Souley. Laisse-la parler.

AURORE : J'ai fini. Je voulais juste porter un toast à Josy. (*Se tournant vers Lucette.*) Ma grand-mère de Cajac.

FANNY : Je...Faut que j'y aille...Je...Je suis à la bourre.

LUCETTE : Vas-y, Fanny.

FANNY : (gênée.) : On s'appelle ?

LUCETTE : File, tu vas te mettre en retard...Fanny !

FANNY : Oui ?

LUCETTE : N'oublie pas que tu es jolie.

(*Fanny sort*)

Scène 5

RAUL : Je parlais de mise en scène tout à l'heure. Eh bien vous avez réussi un joli coup de théâtre, jeune fille ! Bravo ! (*L'applaudissant lourdement.*) Vous êtes contente ?

AUORE : Non.

RAUL : Qu'est-ce que vous cherchez alors ?

AUORE : Je veux rétablir la vérité.

SOULEY : Vous n'auriez pas pu choisir un autre jour que celui-là... !

AUORE : Je ne savais pas...

ANTOINE : Vous ne saviez pas quoi ?

AUORE : Que c'était le dernier jour de *Chez Lucette*, le dernier verre...

SOULEY : Vous voulez nous faire croire que vous êtes venue ici, aujourd'hui précisément, par hasard... !

AUORE : Croyez-le ou non, ça m'est égal.

LUCETTE (*Se levant de sa chaise.*) : Laissez-moi seule avec Aurore, les enfants. S'il vous plaît.

ANTOINE : Tu es sûre, Lucette ?

LUCETTE : Oui.

(*Souley et Antoine quittent la scène. Antoine fixe durement Aurore. Souley regarde Lucette avec inquiétude. Raul va s'asseoir sur la chaise où était Lucette.*)

Scène 6

LUCETTE (*S'adressant à Raul.*) : Tu restes, Raul ?

RAUL : Si ça ne te dérange pas...

LUCETTE (*A Aurore.*) : Raul est mon confident. Je lui ai déjà tout raconté.

AURORE : Qu'il reste... Mon seul problème, c'est que je ne sais pas comment vous appeler...

LUCETTE : Comme vous voulez...

(Un temps. Aurore arpente la scène.)

AURORE : Ce serait plus honnête que je continue de vous appeler Lucette, non... ?

(Lucette ne répond rien.)

AURORE (*Toujours elle.*) : Josy, ce serait un peu... violent, vous ne trouvez pas ?

RAUL (*Péremptoire.*) : Josy n'existe plus.

AURORE : Cette femme est pourtant bien ma grand-mère et ma grand-mère s'appelle Josy... Josy Lassalle. ...Lassalle comme moi : Aurore Lassalle, pour vous servir... La fille de Sébastien.

LUCETTE (*A part soi, dans un murmure.*) : Sébastien...

RAUL (*Serrant les dents.*) : Vous venez ici... Vous remuez toute cette boue...

AURORE : Quelle boue ! Vous ne croyez pas que j'y ai les pieds bien dedans... J'ai grandi avec un père orphelin qui a dû se construire tout seul, comme il pouvait. De quelle boue parlez-vous ? Mon père est né dans cette merde familiale, il a pataugé dedans durant toute son enfance, c'en est presque devenu son milieu naturel et c'est un miracle qu'il en soit sorti immaculé, alors qu'on ne vienne pas me reprocher de la remuer, cette boue... Ce n'est pas moi qui l'ai créée !

LUCETTE (*Bredouillant.*) : Et Sébastien... ?

(Long silence. Aurore semble avoir du mal à ouvrir la bouche.)

AURORE : Papa est venu ici, il y a six mois environ...

LUCETTE : Ici !

AURORE : Oui.

LUCETTE (*La main devant la bouche.*) : Mon dieu... Je n'en ai aucun souvenir.

RAUL : Comment aurais-tu pu savoir que c'était Lui... !

LUCETTE : J'aurais dû...

AURORE : Vous ne l'aviez jamais vu...

LUCETTE : J'étais sûr que si un jour mon fils venait me voir, je le reconnaîtrais... Instinctivement.

AURORE : Vous l'attendiez ? Vous espériez le voir ?

LUCETTE : Je... J'avais peur de le voir, mais cela ne veut pas dire que je ne voulais pas... En tout cas, j'étais toujours sur le qui-vive.

AURORE : C'est pour cette raison que vous prêtez attention à chaque client qui rentre chez vous...

LUCETTE : Sans doute...Cela fait quarante-cinq ans que mon cœur se serre chaque fois que cette porte s'ouvre...

AURORE : C'est pour ça que vous m'avez posée tout un tas de questions quand j'ai débarqué tout à l'heure... !

LUCETTE : A force de me méfier de tout le monde, j'ai fini par m'intéresser à chacun...Quand je vous ai vue, j'étais loin du Rouergue, loin de Cajac, loin de ma propre histoire. C'était mon dernier jour ici, j'avais la tête un peu ailleurs...

AURORE : Et vous m'avez dévoilée ce secret que vous portez en vous depuis des années...A moi, une parfaite inconnue...

LUCETTE : Oui, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai baissé ma garde...

AURORE : C'était la première fois que vous en parliez ? A quelqu'un d'autre que Raul, je veux dire...(*Elle se tourne vers lui.*)

LUCETTE : Oui.

AURORE : C'est étrange, tout de même, que vous lâchiez ce secret le tout dernier jour, à votre toute dernière cliente...

RAUL : Le hasard, sans doute...

AURORE : Je ne crois pas au hasard...

LUCETTE : Moi non plus...Moi non plus.

(Silence.)

RAUL : Je vous laisse toutes les deux. Je pense que vous avez des choses à vous dire...

LUCETTE : Tu reviens ?

RAUL : Envoie-moi un message ou appelle-moi. Je t'aiderai à fermer le rideau.

LUCETTE (*Esquissant un sourire à la fois triste et tendre.*) : Comme chaque soir...

Scène 7

(Les deux femmes se retrouvent toutes les deux. Elles restent un long moment à s'observer, se jauger, sans s'adresser le moindre mot. On dirait deux fauves en cage.)

AURORE : Il vous reste du champagne ?

LUCETTE : Vous avez le cœur à cela, vous ...!

AURORE : J'ai soif.

(Lucette la sert.)

AURORE : Prenez un verre, je n'aime pas boire toute seule.

(Lucette se verse une coupe. Silence.)

AURORE : Papa s'habillait toujours très élégamment.

LUCETTE : S'habillait... !

AURORE : Il est mort. On l'a enterré, il y a deux mois. Il est avec vos parents dans le caveau familial.

(Lucette retourne s'asseoir sur une chaise.)

LUCETTE *(Semble effondrée.)* : Si jeune...C'est pas possible...Il n'avait que cinquante-deux ans...

AURORE : Crise cardiaque.

LUCETTE : Il...Sébastien avait des problèmes de santé ?

AURORE : Non, pas du tout. Il était même plutôt sportif, très en forme pour son âge. Il courait tous les jours, il se préparait pour le marathon de New-York. Ça a été fulgurant. On n'a rien vu venir.

LUCETTE : Il était comment... ? Il était heureux dans sa vie ?

AURORE : Je crois, oui. Il semblait avoir trouvé un certain équilibre.

LUCETTE : Il vivait encore à Cajac ?

AURORE : Non, il est parti étudier à Aix-en-Provence et il y est resté.

LUCETTE : Il faisait quoi comme métier... ?

AURORE : Papa était professeur de Droit agrégé à l'Université d'Aix-Marseille.

LUCETTE *(Se parlant à elle-même.)* : Ah, professeur de Droit agrégé... ! Il s'est bien débrouillé... ! Il était marié ?

AURORE : Depuis plus de vingt ans, avec maman. Elle est prof comme lui dans la même Université. Elle vient d'un milieu aisé. On habite une vieille bastide dans les hauteurs d'Aix-en-Provence. On est plutôt privilégiés...

LUCETTE : En somme, Sébastien était heureux...

AURORE : Rien ne lui a été offert, mais oui, il a réussi à fabriquer lui-même quelque chose de solide, de durable, de confortable même, qui peut s'apparenter à une forme de bonheur.

LUCETTE : Tu as des frères et sœurs ?

AUORE : On se tutoie maintenant... !

LUCETTE : Au point où on en est...

AUORE : Pour répondre à ta question, je suis fille unique.

LUCETTE : Il te parlait de moi parfois ?

AUORE : De toi ! Lucette, tu n'existais pas...Tu n'as jamais existé...Comment aurait-il pu me parler de toi !

(Lucette se lève et arpente le bar. Elle se plante devant le miroir et reste silencieuse.)

LUCETTE : Quand j'ai eu ton père, j'avais seize ans. C'est jeune pour être maman. Surtout quand le père...le géniteur...se volatilise. C'était une aventure d'un soir. Un soir de bal de la Saint-Jean. Je ne pourrais rien t'apprendre sur ton grand-père paternel, Aurore. Je n'ai pas eu le temps de le connaître. Je sais seulement qu'il avait de beaux yeux clairs et qu'il dansait bien. Je ne me souviens même plus de son visage....

(Silence. Retourne au bar et remplis les deux flûtes.)

Il faisait chaud ce soir-là. J'entends encore le grand feu qui crépite, l'orchestre qui joue à moitié faux sur l'estrade, les rires, les chants... Le bal avait lieu dans la cour de l'école communale. A cette époque, les enfants étaient plus libres qu'aujourd'hui, surtout à la campagne. On allait et venait comme on voulait. On ne craignait rien. J'étais tellement heureuse et insouciante à ce moment-là qu'aujourd'hui encore, je ne parviens pas à dissocier clairement le bonheur du malheur. Car, dans le fond, ma vie a basculé un soir de fête...

AUORE : Tes parents ont réagi comment... ?

LUCETTE : Mal...Mes parents, mon grand frère, mes tantes...Tout le monde a mal réagi. J'étais la traînée de la famille.

AUORE : Tu as pensé à...

LUCETTE : A avorter ?

LUCETTE : Oui. J'y ai pensé... Mais avorter, à cette époque...Et puis, c'était une si grande décision et j'étais seule...J'étais tellement seule... ! Quand mes parents ont su que j'étais enceinte, j'ai dû arrêter l'école. Moi qui pensais être la première de la famille à obtenir le bachelier... Je restais enfermée dans ma chambre toute la journée. On ne m'adressait quasiment plus la parole. J'ai accouché à la maison. Sébastien est né le 4 mars 1973 à 11h45. Je vois encore son berceau en osier dans le coin de la chambre. Je l'ai veillé chaque nuit que nous avons passée ensemble. Je lui chantais des berceuses, je lui confiais mes rêves, mes projets...Il en faisait partie, évidemment. Je l'ai tant aimé... ! Ça a duré six mois.

AUORE : Pourquoi tu es partie alors ? Pourquoi tu l'as laissé à tes parents ?

LUCETTE : Ce n'est pas si simple...Quelque chose s'était brisée en moi... On me renvoyait constamment l'image d'une mauvaise personne, une fille irresponsable. Pour dire crûment les choses, j'étais vue comme... comme une salope ! On m'a tellement rabaissée, j'ai cru que je serais incapable d'assumer cette maternité. J'avais envie de fuir les regards, de disparaître...On n'a rien fait pour me retenir, Aurore. Rien. Au contraire, on m'a poussée à mettre les voiles. On m'a laissé entendre, sans jamais le dire clairement, que si je débarrassais le plancher, ce serait mieux pour tout le monde. Pour Sébastien, le premier.

AUORE : Et tu es montée à Paris...

LUCETTE : Oui. Je savais qu'il y avait beaucoup d'Aveyronnais ici. Je me disais que je pourrais facilement trouver du travail, me faire une situation et qu'au bout de quelques mois, quelques années peut-être, je retournerais au pays pour récupérer mon fils. C'était ça, mon intention.

AUORE : Pourquoi n'es-tu jamais revenue à Cajac ?

LUCETTE : Comment ça ! Je suis revenue !

AUORE : C'est ta version...Ce n'est pas ce que m'a dit mon père...

LUCETTE : Mais si ! Je suis revenue à Cajac ! Plusieurs fois même ! Autant que je le pouvais durant les premières années. Mais pour Sébastien, j'étais une étrangère. Personne ne lui parlait jamais de moi. La dernière fois, ma mère m'a fait comprendre qu'il valait mieux ne pas revenir, qu'il allait entrer à l'école et que ça risquait de le déstabiliser. Que le mal était fait.

AUORE : Elle a dit ça !

LUCETTE : Oui... « Le mal est fait », c'est ce qu'elle a dit.

AUORE : C'est terrible... Et ça change tout... !

LUCETTE : Comment ça ?

AUORE : Papa a toujours cru que tu l'avais abandonné, que tu lui avais tourné le dos, que tu t'en étais désintéressé, que tu n'avais jamais pris la peine de redescendre à Cajac pour le voir...

LUCETTE : Mais c'est faux, totalement faux ! J'ai tout fait pour le revoir, simplement le voir, sous n'importe quel prétexte, mais j'étais *persona non grata* chez moi. On me refusait l'entrée. Et plus le temps passait, plus Sébastien grandissait et plus les liens se distendaient. Ma mère avait fini par avoir raison : je ne pouvais plus reprendre ma place de maman, au risque de le perturber.

AUORE : Alors, elle t'a manipulée comme elle a manipulé papa...

LUCETTE : Il devait me prendre pour un monstre...

AUORE : Disons qu'il n'a pas voulu te reconnaître. A ses yeux, tu n'avais pas d'existence. On parle toujours des parents qui ne reconnaissent pas leurs enfants. L'inverse existe aussi...S'il avait su ce qu'il s'était vraiment passé, il t'aurait retrouvée...

LUCETTE : Mais il m'a retrouvée... ! Tu m'as dit qu'il était ici...

AUORE : Oui, mais s'il avait su, il serait venu plus tôt. Beaucoup plus tôt. Et je pense même qu'il t'aurait pardonné.

(Un temps. Lucette est bouleversée par ce qu'elle vient d'entendre.)

LUCETTE : Qu'est-ce qui l'a amené ici, alors, finalement, puisque je n'existais pas, à ses yeux ? Tu le sais, toi ?

AUORE : Oui, je sais. C'était il y six mois. Je sais aussi qu'il a été désagréable. Il n'a pas voulu te saluer, il n'a pas voulu faire semblant. Il a commandé une mauresque, il s'est assis près de la porte – sans doute cette table-là-, il est resté une heure et il est parti sans demander l'addition, en laissant cinquante euros sur la table. Il m'a tout raconté...

(Lucette semble se souvenir.)

AUORE : Tu te souviens de lui, n'est-ce pas... ?

LUCETTE : Il portait une veste vert bouteille...

AUORE : En velours côtelé...Très jolie. C'est moi qui la lui ai offerte !

LUCETTE : Il avait une moustache très fine...

AUORE : Très. Un peu comme ces vieux acteurs américains des années 50'... !

LUCETTE : Oui...Je m'en souviens bien...

AUORE : Mais tu ne l'as pas reconnu... !

LUCETTE : Non.

AUORE : Et là, tu t'en veux...

LUCETTE : Oui.

AUORE : Tu t'en veux d'autant plus que tu l'as trouvé arrogant, détestable. Tu n'as pas aimé ce billet de cinquante euros laissé sur la table et cette façon de quitter les lieux sans même un merci ou un au-revoir.

LUCETTE : Arrête !...

AUORE : Tu t'en veux parce que la seule fois où tu as enfin revu ton fils, tu l'as pris pour un connard.

LUCETTE : Arrête, s'il te plaît, Aurore... Arrête !

(Long silence.)

(Lucette se bouche les oreilles et marche de long en large.)

AUORE : Je vais te dire une chose qui devrait te faire plaisir : je pense que de te voir, ça l'a rassuré.

LUCETTE : Comment ça ?

AUORE : Je me rappelle, à son retour, lui avoir demandé : « *C'est quel genre de personne, Josy ?* ». Tu sais ce qu'il m'a répondu ?

LUCETTE : Vas-y...

AUORE : « *Le genre qu'on aime* ».

LUCETTE : Qu'est-ce qu'il entendait par là ?

AUORE : C'est exactement la question que je lui ai posée. Il m'a répondu que pour connaître une personne, le mieux était d'observer son entourage proche, de voir comment elle était appréciée, comment elle était regardée, considérée. « *Je crois bien que tout le monde l'adore !* », c'est ce qu'il m'a dit. Et j'ai senti en lui une forme de fierté mêlée à un immense regret : celui de ne pas appartenir à ce « tout le monde ».

LUCETTE : Il a dit ça...

AUORE : Oui.

LUCETTE : Et comment a-t-il retrouvé ma trace ?

AURORE : Oh, ce n'était pas très difficile...Il aurait pu le faire bien plus tôt, mais il n'en avait jamais ressenti ni le besoin ni le désir. Un jour, il m'a invitée à déjeuner au restaurant pour me parler. Il venait de recevoir une invitation pour un colloque à Paris. Il avait dépassé les cinquante ans et il sentait que c'était l'heure pour lui de refermer de vieilles blessures. Il connaissait des amis d'enfance, des Aveyronnais, qui bossaient « dans la limonade » à Paris et qui pourraient l'aider à retrouver sa mère...Il utilisait toujours ce terme pour parler des bistrots : la limonade.

LUCETTE : Pourquoi t'en parler ?

AURORE : Il me demandait toujours mon avis quand il avait des décisions importantes à prendre. Là, il voulait savoir ce que j'en pensais, si ça me semblait être une bonne idée.

LUCETTE : Il t'estimait beaucoup...

AURORE : Ce qu'il n'a pas reçu, il a voulu me le donner.

LUCETTE (*Touchée par la dernière remarque.*) : Je comprends...

(*Un temps.*)

Et toi ?

AURORE : Quoi, moi ?

LUCETTE : Pourquoi es-tu là ?

AURORE : Moi, j'ai eu envie de te rencontrer...T'es ma grand-mère quand même !

LUCETTE : Tu voulais aussi régler tes comptes, non... ?

AURORE : Oui, c'est vrai...Mes intentions n'étaient pas si pacifiques, j'avoue.

LUCETTE : Tu es venue pour te venger ?

AURORE : En quelque sorte, oui...Mais l'histoire, que je pensais connaître, n'était pas écrite comme elle aurait dû l'être...Je crois que j'ai bien fait de venir.

LUCETTE : Tu crois ?

AURORE : Oui...A travers moi, c'est papa qui aujourd'hui te parle...Je suis persuadée qu'il regrettait de ne pas t'avoir adressé la parole. Je pense qu'il en mourait d'envie, mais il était trop tiraillé...Les bêtes blessées, même quand elles sont affamées, refusent la main qu'on leur tend...

LUCETTE : Sébastien était comme ça : une bête blessée... ?

AURORE : Je ne dis pas ça pour te faire du mal, mais oui... (*Elle regarde l'heure à sa montre.*) Oh, merde... Il faut que je te laisse...J'ai un train qui part dans trente minutes Gare de Lyon !

LUCETTE (*Prise au dépourvu.*) : On va se revoir ?

AURORE : J'ai laissé mon numéro de téléphone sur une serviette en papier. Elle est sur le bar.

LUCETTE : Aurore...

AURORE (*Elle se tient debout, près de la porte.*) : Oui ?

LUCETTE : Je... Rien. Dépêche-toi, tu vas louper ton train !

Scène 8

(Lucette prend son téléphone.)

LUCETTE : Raul ! Oui, c'est moi...Elle vient de partir, elle avait un train à prendre...Oui...Je t'attends.

(Elle raccroche. Elle erre un peu dans son bar puis va s'asseoir sur une chaise face au miroir)

LUCETTE : T'es qui, toi ? Comment tu t'appelles ? Josy ? Lucette ? Tu ne sais pas, hein... !

Est-ce qu'on sait qui on est vraiment... !

T'aurais fait quoi de ta vie, si tu n'étais pas allée au bal de la Saint-Jean, ce soir-là ? Tu t'es déjà posée la question... ? Oui, bien sûr, tu mourais d'envie d'y aller à ce fameux bal, mais tu aurais très bien pu tomber malade ou te casser une jambe, ce qui t'aurait passé l'envie de danser...Tu aurais fait quoi ? Des études ? Tu te souviens, Josy, de ce que tu voulais faire plus tard ? Oui je sais, c'est loin tout ça, mais rappelle-toi, tâche de te rappeler...

Pas facile, hein... !

T'es où Josy ? Je ne te vois plus...

J'ai beau regarder dans la glace, je ne vois personne d'autre que la pauvre Lucette... Ton visage juvénile a disparu, Josy...Je ne vois plus que le visage flasque, fatigué et tout ridé de la vieille Lucette...

Josy n'existe plus.

Elle était belle, Josy, pourtant... Et intelligente avec ça. C'est ce que tout le monde disait à Cajac avant ce soir de juin. Ses parents étaient fiers d'elle. La petite Josy Lassalle ? Vous verrez, on en reparlera... ! Ça deviendra quelqu'un !

Ah, ça c'est sûr, on en a parlé et reparlé de la Josy ! Et pas qu'en bien. Quant à devenir quelqu'un, c'est plutôt le contraire qui s'est passé. Du jour au lendemain, ce n'était plus personne. On l'a poussée dans le train, direction Paname, et puis, le temps a fait son œuvre. Il a donné quelques méchants coups de pelle et voilà...Plus de Josy.

Et toi, mon Sébastien, est-ce que toi aussi, tu t'es regardé dans le miroir quand tu es venu ici, il y a six mois ? Est-ce que tu as cherché mes traits dans les tiens ? Est-ce que seulement on t'avait déjà montré une photo de ta mère... ? Une photo de Josy, jeune ? Je n'en suis même pas sûre...

Tu m'as peut-être découverte entièrement ce jour-là...Des pieds à la tête. Si ça se trouve, tu avais gardé en mémoire l'image que tu t'étais construite, étant enfant.

Forcément, j'aurais dû être belle et élégante. Les orphelins imaginent toujours que leur mère est la plus belle femme du monde. C'est déjà assez dur d'avoir été abandonné, il faut trouver des compensations dans le mensonge. T'as pas dû être déçu quand tu m'as vue... !

Je ne t'ai pas abandonné, mon fils. Jamais je n'aurais pu t'abandonner. Mais j'aurais dû me battre davantage. Me battre de toutes mes forces pour que tu reviennes à mes côtés. C'était ta place.

Bien sûr, si ça avait été le cas, ta vie aurait été différente. Pas d'Aurore, pas de belle maison dans les hauteurs d'Aix-en-Provence...

(Un temps.)

Finalement, c'est peut-être mieux ainsi...

J'ai rencontré ta fille, aujourd'hui. Aurore... Une sacrée minette ! Elle ne me ressemble pas physiquement. Elle doit tenir de sa mère.

Elle est bien mignonne !

Elle m'a laissé son numéro, là, sur le zinc (*Jette un coup d'œil vers le comptoir.*) Je ne sais pas si j'aurai le courage de la rappeler... Il le faudrait, pourtant.

Scène finale

(Raul vient d'entrer. Il reste figé sur le pas de la porte et l'observe en silence.)

LUCETTE *(Tourne le dos à Raul, ne le voit pas. Elle continue de soliloquer.)* : Voilà ! Une page se tourne...A moins que ce soit tout un livre qui se referme...*(Elle regarde intensément son bar : les chaises, le sol, le miroir, le comptoir, la déco...)*. Quarante-cinq ans ici, c'est fou... ! Toute une vie ! Ça a filé comme ça...*(Fait le signe de craquer une allumette.)* : Pfiou !

Et demain...Demain... !

Ne mets pas le réveil demain matin, Lucette, ça ne sert à rien. Tu pourras désormais faire la grasse-matinée et lever ton vieux corps endolori et inutile quand bon te semble. Depuis le temps que tu pestes contre les horaires, les obligations..., tu devrais être contente !

(Un temps.)

Drôle de vie tout de même que la mienne.. !

RAUL *(Fredonnant, sur l'air de « Chez Laurette » de Delpesch)* : « C'était bien chez Lu-cette / Quand on faisait la fê-te... »

LUCETTE *(Ne se retourne pas.)* : Ah, tu es là !

RAUL : Oui.

LUCETTE : Ça fait longtemps que tu m'observes ?

RAUL : Quarante-cinq ans.

LUCETTE : T'as une belle voix, Raul. T'as toujours eu une belle voix.

RAUL : Avec le temps, elle s'est un peu éraillée...Mais cela fait près d'un demi-siècle que j'essaie de l'entretenir. Juste pour toi.

LUCETTE *(Surprise.)* : Ah !

RAUL : Tu sais que je me souviens précisément du jour où tu m'as dit que ma voix te plaisait... !

LUCETTE : C'était quand ?

RAUL : Le jour où Mitterrand a déposé une rose au Panthéon, le jour de son investiture. En mai 81. Ce jour-là, j'ai chantonné devant toi *Le temps des cerises*...Et tu m'as dit *(Imitant Gabin devant Michèle Morgan.)* : « T'as une belle voix, tu sais ».

LUCETTE *(Souriant.)* : Tu te souviens de ça !

RAUL : Comme si c'était hier.

LUCETTE : T'avais quel âge en 81 ... ?

RAUL : Trente ans.

LUCETTE : Trente ans mon dieu...Et moi, j'en avais...

RAUL : Vingt-quatre.

LUCETTE : Pratiquement l'âge d'Aurore... Pourquoi est-ce qu'on parle de ça, déjà... ?

RAUL : Parce que le jeudi 21 mai 1981, pendant que Mitterrand déposait sa rose au Panthéon, toi Lucette, toi Josy, toi qui tu veux, tu m'as dit que tu aimais ma voix. Et depuis ce jour-là, je peux te l'avouer aujourd'hui : je prends une cuillerée de miel chaque matin pour la conserver.

LUCETTE : T'es bête... !

RAUL : Une cuillerée chaque matin, juste pour que tu continues d'aimer ma voix. Ce qui fait deux pots de miel par mois, soit vingt-quatre par an...Fais le calcul : j'en suis à près de mille pots aujourd'hui.

LUCETTE (*Se mettant à rire.*) : Rien que pour moi ! Mille pots... ! Si ça, ce n'est pas de l'amour... !

RAUL : J'ai essayé tous les miels possibles : miel d'acacias, de châtaigner, de romarin...Tous. J'ai tout fait pour continuer à te plaire.

LUCETTE (*Riant encore.*): Ah Raul... !

RAUL : Si tu savais le nombre d'apiculteurs que j'ai sauvés de la faillite...

LUCETTE : Pour moi !

RAUL : Tout un pan de l'économie apicole sauvée pour tes beaux yeux...

LUCETTE : ...et pour ta belle voix !

(Tous deux rient ensemble, d'un rire tendre et complice.)

(Un temps. Le silence revient.)

LUCETTE : Tu crois qu'ils vont m'en vouloir... ?

RAUL : Qui cela ?

LUCETTE : Eh bien Souley, Antoine, Fanny..

RAUL : Pourquoi t'en voudraient-ils ?

LUCETTE : Je leur ai menti durant toutes ces années...

RAUL : Sur ton prénom, oui...Ce n'est pas si grave. Quant au reste, c'est ta vie, c'est ton passé, ça ne les regarde pas. Tu n'as pas à te justifier.

LUCETTE : T'as toujours su trouver les mots pour m'apaiser, toi...

RAUL : Oh... ! C'était juste un prétexte pour faire entendre ma belle voix...

LUCETTE : Qu'est-ce qu'on va devenir maintenant ?

RAUL : Oh, à notre âge, on ne devient plus, on est !

LUCETTE : Et qu'est-ce qu'on est, alors ? Deux petits vieux ... ?

(Un temps.)

RAUL : On ne rattrape pas le temps perdu, Lucette, mais on a encore tellement de choses à voir...

LUCETTE : Tu crois ?

RAUL : Tu connais Séville ? Et Venise, Florence ?

LUCETTE : Non...Je ne connais que Belleville !

RAUL : Alors...

LUCETTE : Tu veux m'y emmener ?

RAUL : Pourquoi pas...

LUCETTE : Pourquoi pas...

(Un temps.)

Tiens, Raul, donne-moi la serviette en papier sur le bar. Il doit y avoir le numéro de téléphone d'Aurore, inscrit dessus...

RAUL *(Prenant la serviette en papier)* : Tiens...*(S'approche de Lucette en lisant.)* C'est bizarre...

LUCETTE : Quoi ?

RAUL *(Compte sur ses doigts.)* : J'ai l'impression qu'il manque des chiffres...

LUCETTE : T'es sûr... ?

RAUL : Elle a peut-être oublié...

LUCETTE : Montre ! *(Elle attrape le papier.)* Oui, t'as raison, il en manque deux... Elle n'a pas dû faire attention...

RAUL : Tu n'as plus qu'à attendre qu'elle t'appelle...

LUCETTE *(Sourit tristement.)* : Oui...

(Un temps.)

RAUL : Bon. On y va ?

LUCETTE : Oui, on y va. *(Elle se lève, enfle sa veste.)* Aide-moi à baisser le rideau.

(Elle sort. Se retourne sur le seuil, lance un dernier regard à son bar et éteint les lumières. On entend ensuite le bruit métallique du rideau de fer que l'on referme.)

